

Y'a-t-il un décrochage universitaire au féminin ?

Le décrochage en 1^{ère} année de Licence au regard des questions d'âge et de genre

Lorsque les inégalités d'accès à l'enseignement supérieur sont traitées, la variable du genre y est abordée de deux façons différentes. Soit on analyse la plus grande réussite des filles à l'aune de leurs qualités prétendument naturelles, soit on cherche à expliquer leur manque de représentativité dans certaines filières scientifiques et technologiques traditionnellement masculines. Dans ce qui suit, il s'agira de montrer que la variable du genre, croisée à d'autres variables explicatives (CSP, âge), permet de développer des pistes intéressantes à propos des modalités d'apprentissage des filles et des garçons. Dans cet article, on tentera de mettre en avant l'existence de freins à la réussite des filles¹, y compris dans les disciplines de lettres et sciences humaines se caractérisant pourtant par une forte féminisation des effectifs étudiants puisqu'en 2013, 70% de filles composaient ces filières (Source : OVE, Enquête Condition de vie, 2013).

La double inscription

Une proximité géographique du lieu d'étude par rapport au domicile parental

On pourrait dire que la première année de Licence est composée en majorité d'une population dite « de proximité » où les étudiants présentent pour la plupart la caractéristique d'être déjà inscrits géographiquement à la région avant d'y débiter leurs études supérieures. En ce sens, chaque inscrit est un double inscrit : *inscrit administratif* d'une part et *inscrit géographique* d'autre part. Il me semble pertinent de « lire » ce choix de proximité et cette double inscription au regard de la population observée, composée en grande partie de ces *nouveaux étudiants*, décrit par Valérie Erlich comme « *peu familiarisés avec les valeurs et les méthodes de l'enseignement supérieur*² ». On comprend ici que le choix de la proximité géographique, précédant très souvent le choix de filière, souligne l'éloignement social et culturel des individus qui mettent en œuvre ces stratégies par rapport à l'université. Sur ce point, les propos Chloé sont intéressants.

Et est-ce que le choix de la proximité, que la fac soit à Nancy, et que tu sois de la région,

¹ Cet article s'appuie sur une enquête récente menée à Nancy, « Le décrochage des étudiants inscrits en première année de sociologie à l'université de Lorraine », rapport de stage, Master 2 ISA (Interventions Sociologiques et Anthropologiques), laboratoire 2L2S, Jonathan Réveillé, 2013.

² *Les nouveaux étudiants : un groupe social en mutation*, Valérie Erlich, Armand Colin, 1998.

ça a orienté ton choix ? / Bah à la base je suis originaire de la Meuse. Donc tout le monde va plus ou moins sur Nancy. Donc je me suis pas vraiment posé la question, on s'est dit Nancy. J'ai pas pensé à autre chose. J'ai même pas réfléchi à ça en fait. En plus je savais même pas qu'il y avait des trucs comme ça à Metz. Je l'ai découvert qu'après en fait. »

Dans la suite de l'entretien, on apprend que Chloé est la première bachelière de la famille et qu'elle a longtemps hésité entre un Brevet de Technicien Supérieur et l'université. Son profil sociologique (premier bachelier, origine populaire, proximité « subie ») est assez représentatif de la plupart des individus ayant pu être interrogés au fil de cette enquête. L'université n'est pas la seule à accueillir ces « nouveaux étudiants » puisque les sections de techniciens supérieurs ont vu leurs effectifs progresser deux fois plus rapidement qu'à l'université sur la période 1980-2006, dite de « massification » de l'enseignement supérieur. Dans ces travaux³, Sophie Orange a décrit le public étudiant des STS comme « *disposé à la proximité scolaire et géographique* » et présentant à bien des égards des caractéristiques communes aux étudiants en situation de *double inscription*⁴. Dans ces deux cas de figure, le critère géographique semble être en effet une dimension non-négligeable pour des *familles d'étudiants* qui tentent de maîtriser les coûts (financiers, affectifs⁵, familiaux) engendrés par des choix d'études perçus comme longs et peu familiers⁶. Comme l'a déjà montré Stéphane Beaud⁷ dans ses travaux sur l'enseignement supérieur, l'indicateur géographique est en fait un révélateur d'autres dimensions sociologiques plus profondes (passage d'âge, classe sociale). Un de ses apports majeurs sur la question⁸ réside d'ailleurs dans le lien stimulant qu'il établit entre les *conditions matérielles d'existence* et les *conditions institutionnelles d'apprentissage à l'université*. De ce fait, il montre comment, chez les jeunes garçons de

³ « Le choix du BTS, entre construction et encadrement des aspirations des bacheliers d'origine populaire », Sophie Orange, *Actes de la recherches en sciences sociales*, 183, 2010, p.35

⁴ Bien que leur caractéristiques sociales et scolaires coïncident sur de nombreux points, on perçoit chez les étudiants inscrits en sociologie une aspiration à s'élever socialement (qui s'observe à travers divers indices) qui diffère des étudiants de BTS et de la modestie scolaire dont font ceux-ci font preuve.

⁵ Sur ce choix de la proximité géographique, il faudrait ajouter également le rajeunissement général - toutes filières confondues - des candidats au baccalauréat. Ainsi sortis plus jeunes du lycée en moyenne que les générations précédentes, ils sont sans doute aussi moins autonomes et plus disposés à maintenir une dépendance vis-à-vis de leurs parents.

⁶ Le cas-limite de cette proximité s'exprime sans doute chez cette étudiante (que m'évoquera une conseillère d'orientation) et qui a, semble-t-il, choisi sa filière « au compas », en traçant un cercle sur une carte afin de trouver l'établissement d'enseignement supérieur le plus proche du domicile parental. On saisit à travers cette anecdote (dont il faudrait par ailleurs évaluer la part de récit et de provocation qu'elle contient) que le critère géographique influence les choix d'orientation et se superpose à d'autres variables sociologiques (passage d'âge, catégories sociales) qui diffèrent selon les profils.

⁷ 80 % au bac... et après ? *Les enfants de la démocratisation scolaire*, La découverte, Stéphane Beaud, 2002.

⁸ « Un temps élastique. Étudiants des "cités" et examens universitaires », *Terrain*, n° 29, Stéphane Beaud, 1997.

quartier, *les temps de sociabilité populaire* et les réseaux amicaux sont maintenus et/ou réinvestis de façon très intense au moment du passage à l'université, ceci au détriment du *temps des études* (perçu comme un *temps libre*) qui n'a pas réellement de prise sur eux. Néanmoins, dans cette analyse très fine, l'auteur n'aborde pas le cas des homologues féminins originaires de milieux populaires. Ce point est très important à souligner car les entretiens menés à Nancy ont révélé que la proximité géographique exerçait une influence négative d'autant plus forte sur la population féminine de l'échantillon. En entretien, les filles évoquent en effet plus fréquemment que les garçons des conflits familiaux, des divorces ou des ruptures amoureuses difficiles à gérer pour expliquer leur parcours. Dès lors, comment interpréter ces observations ?

L'influence du genre sur la poursuite d'études *Des filles plus sensibles à ces effets de proximité*

Très souvent, la proximité spatiale du lieu d'étude permet de faciliter le retour et/ou la présence au domicile parental et peut constituer un frein à la réussite des études, en particulier pour des jeunes femmes plus sensibles à ces effets de proximité. Il n'est pas rare en effet que les filles interrogées (en particulier lorsqu'elles sont issues de milieux populaires) soient incitées à apporter fréquemment une aide à leur famille. C'est notamment le cas de Julie, résidant chez sa mère, qui est très souvent invitée à aider pour les tâches ménagères ou la garde des petits frères (« Elle a tellement de boulot qu'elle ne pourrait pas gérer ça toute seule »). Si les services rendus peuvent être perçus positivement de la part des jeunes adultes et s'établir sur un registre affectif (« *Des fois, dans la semaine, ça me manque de ne pas pouvoir m'occuper de ma petite sœur* »), ils n'en sont pas moins très « sollicitants », chronophages et « impliquants ». Dans ses travaux sur l'orientation post-bac, Bernard Convert a déjà mis en évidence de tels constats à l'appui d'un traitement statistique conséquent effectué sur l'ensemble de l'académie lilloise. Il y observe notamment que l'offre de formation affecte différemment les type d'étudiants.

« [...] l'offre de formation affecte les femmes plus que les hommes et avant tout ceux des personnes d'origine populaire et/ou en situation de retard scolaire. La catégorie de loin la plus sensible à ces effets [de proximité] est dans notre terminologie, celle des jeunes femmes

en retard d'origine populaire⁹. ».

Autrement dit, l'option qui consiste à choisir une formation supérieure en fonction de sa proximité avec le lieu de résidence des parents est d'autant plus fréquente lorsqu'on est une femme d'origine populaire au parcours scolaire chaotique. La forte dépendance des filles vis-à-vis de leur famille et l'offre scolaire d'une région sont donc des dimensions essentielles à saisir et à mettre en relation. On pourrait cependant penser que l'entrée dans une formation post-bac, avec les attributs qui lui sont communément associés (statut étudiant, bourse sur critères sociaux, décohabitation,...), atténue de façon sensible ces liens de dépendance familiaux. Or, dans certains cas, il semblerait que ce soit tout à fait l'inverse qui se produise. Comme l'expliquent Blandine Mortain et Cécile Vignal dans un article¹⁰, les jeunes femmes issues de milieux populaires sont amenées à occuper des rôles singuliers dans leur famille au moment du passage à l'âge adulte, reconfigurés et renforcés y compris au moment du processus de décohabitation.

« Ces rôles de substitution sont caractérisés par leur contingence (ils sont liés à un décès, une séparation, une maladie, un conflit, un délaissement, une précarité économique), leur caractère temporaire (quand bien même il dure des années) et exceptionnel (les frères et sœurs des enquêtés n'ont pas eu à ce jour ce rôle de substitution). Ils touchent principalement la famille élémentaire (père, mère, enfants) mais aussi la famille élargie. » (p.28)

En ce sens, ces rôles familiaux de substitution (quasi-exclusivement réservés aux femmes) qui se déploient restent indissociablement liés aux catégories sociales (en l'occurrence populaires) dans lesquels ils sont mis en œuvre. Par ailleurs, l'influence de ses rôles familiaux de substitution sur les parcours des jeunes filles laisse entrevoir l'interdépendance entre les sphères familiales et les sphères scolaires.

« La pesanteur de ces rôles familiaux pour les jeunes femmes est multiple: elle handicape leur parcours scolaire et professionnel et empêche leur émancipation du groupe familial et du territoire local contrôlé par les pairs. » (p.31)

Ces femmes en transition vers l'âge adulte sont donc soumises à une double injonction particulièrement exigeante dans laquelle le temps des études se trouve en forte concurrence avec les dimensions familiales et/ou professionnelles.

⁹ « Des hiérarchies maintenues : espaces des disciplines, morphologie de l'offre scolaire et choix d'orientation en France », Bernard Convert, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°149, 2003.

¹⁰ « Processus de décohabitation en milieux populaires, le poids des rôles familiaux de substitution sur les parcours féminins », Blandine Mortain, Cécile Vignal, *Agora débats/jeunesses*, 2013/1, n°63, p.23-35.

« Le processus de décohabitation apparaît donc particulièrement tendu pour les jeunes femmes qui ont à gérer au moment de leur entrée dans la vie adulte: l'injonction institutionnelle et sociale à la formation et à l'insertion professionnelle, l'injonction familiale et masculine à se soumettre à un rôle traditionnel de femme. » (p.32)

Sur ce point, il me semble important d'insister sur le caractère *temporaire* de ces rôles de substitution car c'est ce qui permet précisément aux jeunes femmes concernées d'assumer ces rôles - souvent handicapant pour les autres sphères sociales - dans lesquels on les place. Tout ceci conduit par ailleurs à nuancer les analyses de Christian Baudelot et Roger Establet qui, dans leur ouvrage *Allez les filles !*, dressent un portrait élogieux et enthousiaste de ces grandes bénéficiaires du mouvement de « démocratisation scolaire » que sont (d'après eux) les filles scolarisées en France à partir de la seconde explosion scolaire. Or, à l'appui de travaux statistiques récents, on constate précisément que la scolarisation et la réussite de ces filles varie fortement selon la catégorie sociale d'origine. Pourtant, dans leur ouvrage, les auteurs font très peu mention de ce fait essentiel. Pour Bernard Convert, ce silence s'explique par la thèse initiale (unilatéralement féministe) des auteurs, les empêchant ainsi d'observer l'effet croisé des variables CSP/genre.

« En donnant une représentation unilatéralement « féministe » du phénomène, Baudelot et Establet manquent un fait capital dans ce mouvement de féminisation, à savoir que le sex-ratio des effectifs scolarisés varie beaucoup selon les catégories sociales, traduisant la place différente assignée, selon les milieux sociaux, aux filles et aux garçons dans les stratégies familiales de reproduction. » (« Des hiérarchies maintenues », Bernard Convert, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°149, 2003/4, p.69

Cette analyse de Bernard Convert nous incite à porter une attention particulière à l'influence des variables explicatives extra-scolaires (« [...] *la place différente assignée, selon les milieux sociaux, aux filles et aux garçons dans les stratégies familiales de reproduction* ») s'exerçant sur les parcours scolaires des individus. C'est d'ailleurs pour cette raison que l'auteur propose de mobiliser la notion d'*espace de l'enseignement supérieur*, qui consiste à compléter la variable objective des performances scolaires par une approche plus subjective, exprimée en termes de « goûts » et de « capacités ». Autrement dit, à un modèle d'explication représentant l'essentiel de la variance tenant compte du niveau de performances scolaires des individus, Bernard Convert propose d'y croiser une dimension sociologique qui « rendent compte des dispositions socialement acquises » par ces mêmes individus.

« L'hypothèse sous-jacente est que l'espace des choix possibles est mesuré par les élèves à l'aune de leur préférences pratiques, qui retraduisent dans l'ordre cognitif et évaluatif ce qui fait la différence spécifique de leur position dans l'espace social. Ces préférences pratiques inclinant chacun à sélectionner, dans l'univers des possibilités d'études, celle qui est conforme à ses « goûts » et ses « capacités ». » (*Espace de l'enseignement supérieur et stratégies étudiantes*, Bernard Convert, p.22)

Autrement dit, ce type de travail permet notamment de rappeler que des attitudes dites « prudentes », « timides » ou le « manque d'ambition » sont des caractéristiques fixées socialement. Par exemple, cette notion d'*espace de l'enseignement supérieur* est efficace lorsqu'on cherche à expliquer des choix d'orientation spécifiques, tels les « bons » lycéens d'origine populaire qui, dotés d'un « sens des limites » aiguisés, optant par conséquent pour les STS, ne font qu'ajuster leur aspirations scolaires aux comportements sociaux qui leur sont incidemment demandés de tenir (une certaine modestie scolaire). De la même manière, les attitudes « scolaires » et « assidues » des filles dans l'enseignement supérieur mentionnées par certains auteurs, loin d'être le seul fait de dispositions féminines pour l'organisation¹¹, peut s'expliquer par la plus grande sollicitation des jeunes femmes dans des sphères extra-universitaires, ce qui peut les conduire en retour à composer avec plusieurs emplois du temps et développer ainsi un « sens de l'organisation » manifeste.

Est-ce que tu as des journées où tu as vraiment des trous ? / En fait je me suis arrangé pour avoir le maximum de cours collés entre eux, ce qui fait que j'ai un emploi du temps, c'est des demi-journées [...] l'année dernière j'ai eu vachement de mal à faire mon emploi du temps. Du coup cette année je me suis vraiment imposée de coller tous les cours entre eux, et avoir par exemple, un après-midi de libre pour moi. » (Mégane, 19 ans, L1 psycho, Père ingénieur, Mère au foyer)

Choix « compromis » ou choix « de compromis » ?

Il est intéressant de noter que le « *choix de la fac* » résulte chez certaines étudiantes d'un compromis permettant d'assumer poursuite d'études et investissement dans d'autres sphères (associative, familiale, sportive). Pour ces situations, Valérie Erlich parle de *double vie*, phénomène observé très fréquemment dans les premiers cycles, et qui consiste à

¹¹ « Comme semblent le confirmer la possession plus fréquente d'un agenda, la confection d'un plan de travail, une pratique plus régulière du travail universitaire en soirée et le week-end ou encore le caractère plus soutenu du temps passé à étudier, l'activité que les femmes associent aux études se caractérise, par rapport aux hommes, par un surcroît d'anticipation, de planification et d'organisation qui se retrouve dans la manière de préparer les examens. », « Les manières sexuées d'étudier en première année d'université », Primon Jean-Luc, Frickey Alain, *Sociétés contemporaines*, 2002/4 no 48, p. 63-85.

développer une vie sociale le plus souvent en dehors de l'université¹² dans une logique de prise d'autonomie progressive¹³. C'est le cas d'Elodie, étudiante en 1^{ère} année de sociologie, qui revient sur son choix orientation.

« En fait c'est un choix [en parlant de la sociologie] qui arrangeait autant moi que ma famille. Ça me permettait d'avoir plus d'autonomie qu'au lycée, c'est moins dirigé et en même temps ça m'évite rester à la maison sans rien faire et que ma mère se fasse du souci parce qu'à la maison c'est déjà compliqué avec mon grand frère alors je vais pas en plus en rajouter. » (19 ans, Mère agent d'entretien, Père artisan, parents divorcés)

Dans ce passage, on saisit par ailleurs la tension qui anime tout l'entretien entre un désir d'émancipation d'une part (« avoir plus d'autonomie qu'au lycée », « ça m'évite de rester à la maison ») et un léger effacement de circonstance au sein du foyer (« à la maison c'est déjà compliqué ») d'autre part, qui est justifié par les difficultés de sa mère avec son frère, de deux ans son aîné, en recherche d'emploi depuis trois ans. Elodie évoque aussi de façon très explicite le *caractère familial de son choix d'orientation* à l'université (« en fait c'est un choix qui arrangeait autant moi que ma famille »). Ici, la prise d'autonomie a donc été rendue possible par un faisceau de facteurs qui, une fois combinés, ont semble-t-il produit les conditions favorables à la poursuite d'études¹⁴. Par ailleurs, il faut noter que cette émancipation coïncide avec une mise en couple récente.

« Sinon, tu aurais d'autres éléments qui t'ont permis de prendre également davantage d'autonomie cette année ? / Bah j'ai rencontré mon copain... ça a changé pas mal de choses aussi. »

¹² « La sociabilité étudiante est aussi dominée par cette double vie : deux mondes parallèles se côtoient, celui des études, assez superficiel, et celui des autres relations amicales, issues du lycée ou bien d'activités extérieures à la faculté. » (Valérie Erlich, *L'identité étudiante : particularités et contrastes*, disponible au lien suivant : halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/08/42/20/.../ErlichComprendre.doc, consulté le 24/09/2014)

¹³ Sur ces questions d'autonomie de la jeunesse, on peut consulter, *Rester enfant, devenir adulte. La cohabitation des étudiants chez leurs parents*, Elsa Ramos, 2002, L'Harmattan ; *Devenir adulte : Sociologie comparée de la jeunesse en Europe*, Van de Velde Cécile, Paris, PUF, 2008, 278 p ; « La souffrance de l'autonomie, La première expérience de vie en solo des étudiants », Gaviria Sandra, 2012, *Agora-Debats/Jeunesses*, n° 62, p.7-18.

¹⁴ L'orientation scolaire et professionnelle des filles : des « choix de compromis » ? Une enquête auprès de jeunes femmes issues de familles nombreuses, *Revue Française de Pédagogie*, Bertrand Julien, Geraldine Bois et alii., 184, 2013. Pour ces auteurs, ce choix de compromis peut donc être perçu comme un choix doublement avantageux puisqu'il autorise à se projeter dans une situation d'ascension sociale tout en permettant à une vie familiale de se mener du fait du temps libre attribué à la profession (« professeur des écoles » dans le cas d'Elodie)

Des individus en formation

La mise en couple et la régulation des aspirations

Dans le cas d'Elodie cité précédemment, le partenaire n'a pas été rencontré sur le lieu de l'université. Néanmoins, on peut tout de même penser que l'entrée dans l'institution a favorisé cette mise en couple compte-tenu des nouvelles dispositions – mentales (elle souhaite devenir professeur des écoles), matérielles (elle bénéficie d'un nouveau statut et d'une bourse sur critères sociaux) et temporelles (elle passe moins de temps au domicile parental) - dans lesquelles elle s'est retrouvée. En ce sens, on peut dire que l'université permet à certaines filles de s'extraire, au moins temporairement, des obligations familiales et domestiques qui leur sont principalement dévolues. Par la suite, on verra que ces nouvelles dispositions peuvent tout de même conduire à d'autres assignations constituant potentiellement des freins à la poursuite d'étude. En ce qui concerne la formation du couple, la situation de Sandra est également intéressante à observer. Sandra a passé deux années en droit pendant lesquelles elle avoue avoir « un peu trop fait la fête » avant de se réorienter en sociologie (filière qu'elle juge plus facile). Bien que ses parents se montrent inquiets par rapport au peu de débouchés que semble offrir cette filière, ceux-ci refusent qu'elle puisse poursuivre en BTS (« Mes parents ne voudraient pas, pour une fille c'est pas... », dit-elle sans plus de précision ; par la suite, on apprendra que son frère a quant à lui été autorisé à suivre un cursus en filière courte). Dans le même temps, elle avoue se sentir bien à l'université et passe la plupart de son temps avec des amies de lycée qui apprécient le fait de pouvoir parler avec des garçons qui ont un peu plus de conversation (« Au moins avec eux on peut avoir de bonnes discussions ») et les garçons qu'elles pouvaient côtoyer au lycée sont désormais l'objet de railleries (« l'autre jour, j'ai vu un garçon que je croise de temps en temps, on se raconte notre journée et là il commence à me dire "t'as eu des heures de perm aujourd'hui ?" ...le gars complètement déconnecté ! ») Au fil de l'entretien, on comprend que la mise en couple pourrait être un moyen de s'émanciper du joug parental et de retarder l'entrée sur le marché matrimonial. Sans être pour autant une agence matrimoniale au sens strict, il est vrai que la fac constitue un lieu de sociabilité très approprié pour faire des rencontres intéressantes et élargir son *champ des possibles* amoureux. Sur ce point, le témoignage de Lucie est éclairant lorsqu'on évoque le sujet en entretien.

« Franchement, bah je te cache pas. Bah pour être vraiment honnête hein, quand tu vas à la fac tu vas rencontrer des gens forcément. Parce que voilà c'est le lycée c'est déjà super grand mais là tu vas à la fac ça réunit toute la Lorraine quasiment, entre Nancy et Metz, et voilà, tu vas rencontrer des gens qui viennent de partout, voilà qui n'ont pas la même mentalité donc tu dis je vais rencontrer des gens... » (Lucie, 17 ans, Mère aide soignante)

Sur ce point, les qualités mises en avant par les étudiantes afin de justifier le choix du petit ami rencontré sont significatives.

Donc tu as rompu avec ton premier copain qui était en droit et qui lâchait complètement ? / [...] Parce qu'on partageait pas du tout les mêmes choses et... je sais pas. Je sais pas trop comment l'expliquer.../ Parce que vous n'aviez pas d'appartement en commun ?/ Ouais... puis je me suis rendu compte au fil de l'année, le peu de cours que j'ai suivi au fil de l'année. Bah on se... pour se marier on se ressemble socialement. C'Est-ce qu'on avait vu au début. /Tu dis « on se ressemble socialement ». Avec ton copain actuel ?/Ouais, ouais parce qu'à la limite même si je fais pas informatique ça m'intéresse. [...] On échange assez bien tous les deux. Chose que je n'avais pas au début d'année. » (Julie, 21 ans, L1 sociologie)

Dans ces discours, les termes d'« écoute », de « conversion », d'« échange » semblent correspondre aux nouvelles aspirations qu'autorise l'entrée à l'université. Néanmoins, en ce qui concerne la capacité à converser, les étudiantes font-elle référence au « bagoût » et à la « tchatche » cultivés dans les milieux populaires ou plutôt à la ou la « maîtrise langagière » observées dans des milieux culturellement mieux dotés ? Sur ce point, l'ouvrage de Pascal Duret, *Les jeunes et l'identité masculine*, mentionne quelques éléments et fait notamment référence à la *virtuosité oratoire*, assortie à l'humour et associé le plus souvent la sociabilité juvénile.

« Ce capital [langagier] renvoie d'une manière générale au croisement de diverses ressources du capital culturel. Les rencontres doivent être l'occasion pour le jeune de montrer à son élue (mais aussi à son groupe de copains) sa virtuosité oratoire. D'où la nécessité de toujours répondre, même et surtout quand on est l'objet d'une vanne. Pour séduire, il faut parler. [...] A l'inspiration séductrice s'oppose les réparties laborieuses aux effets désastreux sur la drague. L'éloquence se perçoit comme une performance ; la drague étant très lié à l'humour le rire est sa première évaluation. » (*Les jeunes et l'identité masculine*, Pascal Duret, p.96)

Ici, il y aurait une piste intéressante à développer du côté de cette maîtrise de l'oral. En effet, comme l'ont montré Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron dans *les Héritiers*, l'université accorde une place privilégiée à la parole et à ceux qui la maîtrisent. Dès lors, il est probable, compte-tenu de la présence de ces nouveaux étudiants évoquée plus haut, qu'il existe des lieux à l'université où ces différents modes de langage se concurrencent. De façon très schématique, on peut imaginer, d'un côté, un sens de la répartie populaire et des

vannes qui font partie intégrante de la sociabilité juvénile comme on vient de le voir avec la citation de Pascal Duret ; de l'autre côté, un langage soutenu et recherché, pratiqué plutôt par des individus capables de mobiliser d'autres ressources oratoires (capacité d'argumentation, vocabulaire étendu) qui sont valorisées par l'institution universitaire. Ainsi, on peut penser que l'amphithéâtre en premier cycle, avec ses bruits de fond et ses conversations intempestives, constitue à sa manière un endroit privilégié de la concurrence entre ces deux modes d'expression qui est susceptible d'exister. Dans cette hypothèse, les garçons issus de milieux populaires verraient sans doute, en amphithéâtre comme pour d'autres supports expressifs à la fac (les associations, les syndicats étudiants,...) leurs codes langagiers, leurs manières de parler et de se tenir dévalués, ce qui compliquerait en retour sérieusement les perspectives de rencontres féminines dans ces lieux, tout en renforçant dans le même temps ce sentiment de « ne pas être à sa place ». A l'inverse, l'université peut être perçue pour des filles qui aspirent à une ascension sociale comme un lieu permettant de s'extraire, au moins temporairement, des obligations familiales et domestiques puisqu'en étudiant, on rencontre des gens – notamment des garçons – d'autres milieux sociaux, faisant preuve de bonnes capacités relationnelles (« *ils sont à l'écoute* ») et bien dotés en capitaux langagiers (« *on peut avoir de bonnes conversations* »).

Conclusion : le genre comme analyseur des stratégies scolaires.

Si la première année à l'université semble être un lieu d'observation privilégié de *la régulation des aspirations*¹⁵, la recherche d'un ou d'une « conjoint-e » et/ou la formation et la séparation des couples permet également de rendre compte de ce phénomène sous un autre angle. Au fil des entretiens, on comprend en effet que l'entrée à l'université, du point de vue de certaines jeunes femmes, peut constituer un moyen de retarder son entrée sur le « marché matrimonial » tout formulant un désir d'ascension sociale que l'université autorise à espérer. Dans le même temps, l'université peut être le lieu et le point de départ d'autres assignations qui peuvent avoir des conséquences sur les temporalités et les modes de poursuite d'études. Par exemple, la poursuite d'étude place dans une situation de dépendance économique vis-à-vis des parents et/ou du compagnon. Par ailleurs, la mise en couple peut conduire les filles à réduire leur ambition scolaire initiale afin de permettre au

¹⁵ « L'université, un espace de régulation. L'« abandon » dans les 1^{ers} cycles à l'aune de la socialisation universitaire », Romuald Bodin et Mathias Millet, *Sociologie*, n°3/2, 2011 ; « La question de l'abandon et des inégalités dans les premiers cycles à l'université », *Savoir/Agir*, n°17, 2011.

conjoint de maximiser quant à lui ses chances de poursuite. Une hiérarchisation dans les choix de poursuite scolaire s'opère alors.

A travers les divers exemples évoqués, on peut dire que la féminisation d'une filière dans le supérieur ne constitue pas forcément un gage de succès par la suite de toutes ces étudiantes. Il existe en effet de nombreux freins à la réussite universitaire de ces jeunes femmes plus sensibles statistiquement que les jeunes hommes à la proximité du lieu d'étude par rapport au lieu de résidence. Parmi ces freins, on peut citer par exemple le rôle domestique plus important qui leur est dévolu en priorité dans les familles mais également la formation du couple qui peut conduire les jeunes femmes à réviser leurs ambitions scolaires initiales à la baisse tandis que le conjoint (dans le modèle traditionnel du *breadwinner*) en profite quant à lui pour maximiser ses chances de réussite scolaire et professionnelle. Plus largement, de tels résultats permettent de saisir l'influence des facteurs extra-scolaires dans la poursuite (ou non) des études. Ces résultats rejoignent par ailleurs les analyses de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron¹⁶.

« La classe sociale d'origine [...] dans l'enseignement supérieur, ne s'observe pleinement que dans les domaines les moins directement contrôlés par l'Ecole » (p.96).

Etant donné la portée heuristique de la variable du genre dans l'analyse des parcours, elle constitue la variable scolaire et extra-scolaire sans doute la plus importante à mobiliser en matière d'inégalité scolaire. Ce phénomène rappelé, il est important de mener désormais des réflexions (et des actions) sur la manière de limiter ces effets négatifs observés sur le parcours des étudiants.

Réveillé Jonathan

¹⁶ *La Reproduction : Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Pierre Bourdieu, Jean-Claude Passeron, Edition de Minuit, 1972, p.96.